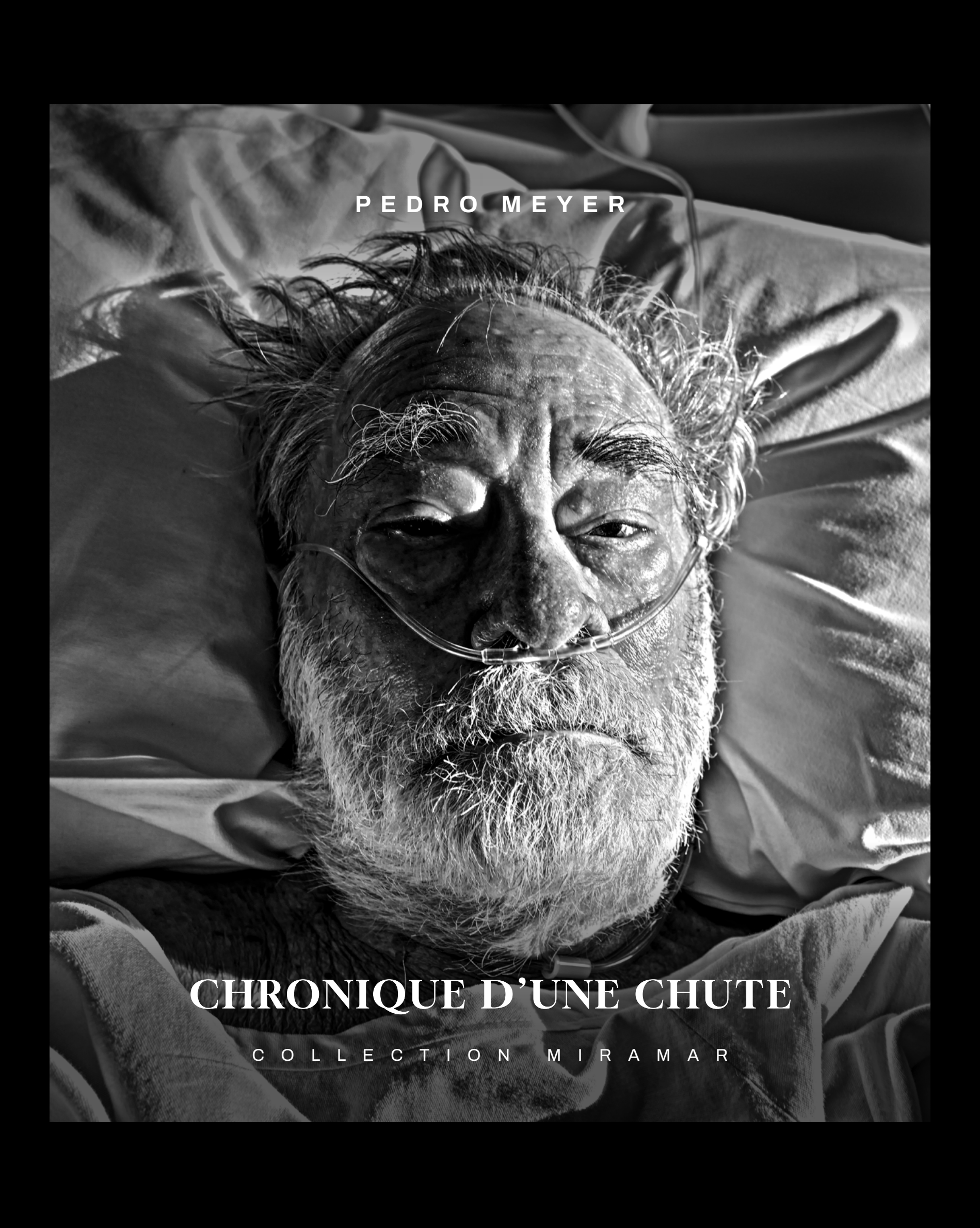


A black and white close-up portrait of an elderly man with a full, grey beard and mustache. He is wearing thin, wire-rimmed glasses. His eyes are partially closed, and he has a somber expression. He is lying down, with his head resting on a textured, possibly fabric, surface. The lighting is dramatic, with strong highlights and deep shadows.

PEDRO MEYER

CHRONIQUE D'UNE CHUTE

C O L L E C T I O N M I R A M A R

COLLECTION MIRAMAR

Fort d'une carrière s'étendant sur plus de soixante ans et riche d'un fonds de plus d'un million d'images, Pedro Meyer entreprend de partager la pluralité des récits qui habitent cette œuvre en perpétuelle mutation. Ces chroniques ne se limitent pas à sa seule perspective photographique ; elles dévoilent également un pan essentiel de son engagement institutionnel et de ses activités au sein de la communauté artistique tout au long de son parcours.

La collection Miramar se présente comme un recueil à la fois rétrospectif et autobiographique. À travers plus de 41 volumes, elle retrace son évolution visuelle depuis les années 1950 jusqu'à l'intégration des technologies de pointe, telles que l'intelligence artificielle.

CHRONIQUE D'UNE CHUTE

Chronique d'une chute est le témoignage intime et sans concession d'un accident qui transforme l'auteur, à 90 ans, en chroniqueur de sa propre fragilité. De l'instant où la technologie détecte la chute jusqu'à la crudité du bloc opératoire et la lenteur de la rééducation, l'ouvrage entrelace le corps, la mémoire et le système médical dans un récit à la fois visuel et réflexif.

L'appareil photo n'est pas abandonné : il accompagne. Entre des images en couleurs crues et des méditations monochromatiques, l'auteur réaffirme son éthique d'observateur, même lorsque le territoire à documenter est son propre os brisé. Inscrit dans l'histoire de la photographie autobiographique et en dialogue avec l'ère numérique, ce volume transmute la vulnérabilité en pensée. Ici cohabitent la montre connectée et les mains du chirurgien, l'hallucination convertie en code et la certitude de la douleur physique.

Plus qu'une simple chronique d'accident, c'est une affirmation péremptoire : tant que nous pourrions mettre en récit nos fractures, l'image demeurera un acte de résistance et de vie.

Fonds éditorial
Fondation Pedro Meyer, A.C.

Coordination de la collection
Marisol Molina

Éditeurs
Pedro Meyer
Ximena Zampayo

Post-production des images
Pedro Meyer
Alexis Ortiz
Ximena Zampayo

Textes
Pedro Meyer
Julio Meyer

Correction et révision linguistique
Teresa Martínez
Julio Meyer

Direction éditoriale
Pablo Meyer

Suivi de fabrication et impression
Manuel García

Conception graphique
Alexis Ortiz
Carlos Mendoza

Assistante de production
Paulina Chávez

© Pedro Meyer, 2026
www.pedromeyer.com

Aucun contenu de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, analogique ou numérique, à quelque fin que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable du titulaire du droit d'auteur ou de ses ayants droit.

Édité à Coyoacán, Mexico.
Imprimé à Oaxaca, Mexique.

Collection Miramar
ISBN : 978-607-29-7238-4

Chronique d'une chute
ISBN: 979-8-9953318-1-0

Code QR : traductions disponibles en cinq langues (allemand, français, italien, chinois et japonais).

À tous ceux qui rendent la vie plus douce.

« J'ai toujours été convaincu que la photographie est un langage universel que nous parlons tous. »

Photographies DE :
Julio Meyer
Justino Fernández
Rubén Omar Tafoya
Ximena Zampayo
Pedro Meyer

CHRONIQUE D'UNE CHUTE

PAR PEDRO MEYER

Je me remettais à peine, avec lenteur, d'une chute dans les escaliers de ma maison survenue il y a un an et demi. À cette occasion, un trouble visuel (dégénérescence maculaire) m'avait fait croire que je saisisais la rampe alors que, dans les faits, je ne m'agrippais qu'au vide. À cause de cette altération brutale de ma vision, j'ai basculé en arrière tout le long de l'escalier de pierre. Hormis un coup à la tête qui a nécessité onze points de suture, j'ai eu la chance de ne rien me briser d'autre. En raison de l'heure de ma chute, à 17h00, je suis resté une demi-heure sans que personne ne me voie, baignant dans mon sang à cause de la blessure au crâne.

Cette fois-ci, ce fut différent. À 8h15 du matin, je me suis levé pour aller aux toilettes. Les statistiques actuarielles indiquent que 90 % des chutes chez les personnes âgées surviennent lors de ce trajet domestique, entre le lit et la salle de bain. Je n'ai pensé aux statistiques qu'une fois au sol. Je suis resté là, allongé, identifiant immédiatement un problème à la hanche. Contrairement à l'accident précédent, je n'ai pas fini couvert de sang et les secours sont arrivés rapidement. Cette fois, mon Apple Watch a détecté la chute instantanément et a contacté mon agent d'assurance ainsi que mes fils, Pablo et Julio. Ma première demande fut une ambulance.

Je vis à Coyoacán, et ici, les ambulances ne sont pas au coin de la rue ; malgré leurs sirènes, elles ne parviennent pas à transcender le trafic matinal. Elles ont donc mis 45 minutes à arriver. À l'opposé de mon expérience précédente, les ambulanciers m'ont descendu du deuxième étage à coups de heurts et de bousculades (littéralement) pour m'installer dans l'unité. Et comme on pouvait s'y attendre, quelque chose devait mal tourner : le système d'ancrage de la civière à l'ambulance a lâché.

Traverser la ville de Mexico en ambulance, avec ses nids-de-poule, ses ralentisseurs et ses obstacles, n'est pas ce qu'il y a de plus recommandé pour une hanche brisée. Mais c'est ce qu'il a fallu vivre, s'ajoutant à cela l'attente d'une seconde ambulance qui est arrivée 40 minutes plus tard, la première n'ayant pu résoudre le problème mécanique. On a dû me changer de civière en pleine rue. Une fois en route vers l'hôpital, le secouriste semblait plus intéressé à vendre ses services à mon fils et à l'infirmière qu'à s'occuper du patient. Il distribuait des prospectus pendant que je lui demandais d'éteindre la lumière qui m'éblouissait. Il m'a répondu : « Je dois remplir des formulaires ». La paperasse, apparemment, passait avant le patient.

SE DONNER LA PERMISSION

PAR JULIO MEYER

Certains de mes premiers souvenirs gravitent autour d'une chute. Au début des années 2000, lors d'un voyage en Équateur avant de s'embarquer pour une croisière aux Galápagos, nous étions partis observer des condors des Andes, les plus grands oiseaux planeurs au monde. Pour atteindre ces gigantesques rapaces, il nous fallait traverser une rivière peu profonde en sautant sur un lit de pierres faisant office de sentier. J'avais cinq ou six ans et je bondissais de roche en roche, avec cette légèreté que seule l'enfance autorise. J'ai sauté vers l'avant et j'ai atterri sur la trajectoire de Pedro. Il a perdu l'équilibre en tentant de m'éviter et, pour protéger les trois appareils photo qu'il portait au cou, il est tombé de tout son long sur les rochers. L'accident a fini par entraîner un vol d'urgence vers Los Angeles et des mois de chirurgies et de convalescence (trois vertèbres lombaires étaient brisées). Pendant des années, je suis resté convaincu que tout était de ma faute. L'instant en soi demeure cristallin : l'eau, les pierres, le soudain basculement de la gravité. Ce qui a suivi est imprécis. Sous la pression du choc et de la culpabilité, la mémoire s'édite elle-même. Elle coupe, floute, exagère, telle une image retouchée qui finit par ne plus ressembler au négatif dont elle est issue.

Des années plus tard, nous avons connu d'autres chutes. Cette fois, je ne suis plus l'enfant qui saute sur les pierres, mais celui qui reste immobile après les premiers efforts pour contacter l'ambulance, les médecins, etc. Entouré d'aide, alors que d'autres personnes s'occupent de la logistique immédiate et urgente pour stabiliser la hanche de Pedro, je réalise que la seule chose que je puisse offrir est mon attention. J'ai alors pris l'appareil de Pedro. Je ressens un malaise, c'est presque déplacé de photographier mon père se tordant de douleur au sol, comme si cet acte risquait de transformer sa souffrance en spectacle.

Pourtant, je comprends que l'exploration de la complexité, même — ou peut-être surtout — lorsqu'elle est difficile, a été cruciale dans la manière dont Pedro travaille, pense et, en fin de compte, vit. En Équateur, j'ai été la cause involontaire d'une chute ; aujourd'hui, j'en suis le témoin. Documenter et explorer cette chute n'est pas de l'exploitation, mais plutôt un refus d'effacer l'instant. En me donnant la permission de photographier, je commence à comprendre ce que Pedro pratique depuis longtemps : regarder une rupture en face est un pas vers la réparation et, parfois, la façon la plus honnête de soutenir quelqu'un est de tenir l'appareil d'une main ferme.

J'ai emporté à l'hôpital un Leica Q2 Monochrom. J'apprécie son angle de 24 mm ainsi que la possibilité de déclencher d'un simple toucher sur l'écran. Tout au long de ma vie, j'ai toujours été le reporter de mes propres aventures, les observant d'un point de vue humain et sans jamais me poser en victime.

Entre les examens et les radiographies, le diagnostic est tombé : fracture du col du fémur et lésion du bassin ; l'intervention chirurgicale était imminente. L'opération a débuté à 19h00 et a duré quatre heures et demie.

Par l'une de ces coïncidences inexplicables, mon fils aîné, Pablo, était tombé de vélo quelques semaines plus tôt, se brisant le péroné. Grâce à l'excellente expérience qu'il avait eue avec son médecin, le Dr Justino Fernández, nous n'avons pas hésité à lui demander de réparer ma hanche. C'est ainsi que le père et le fils se sont retrouvés soignés presque simultanément pour des fractures. J'ai même prêté à mon fils, pour sa convalescence, une botte orthopédique achetée en Angleterre il y a vingt ans (lorsque je m'étais rompu le tendon d'Achille au Bangladesh) et conservée en parfait état. La vie recycle jusqu'aux malheurs.

NUIT DE CARTES

PAR PEDRO MEYER

Après l'opération, l'urologue a déterminé qu'une sonde était nécessaire, compte tenu du volume de liquides que je recevais par voie intraveineuse et de mon impossibilité de me déplacer jusqu'aux toilettes. J'avoue que l'idée de sa pose me terrifiait, mais je dois saluer la dextérité du médecin. « Voilà, c'est fini », dit-il, sans même que je me rende compte du moment où il avait agi.

Pourtant, deux nuits plus tard, les hallucinations ont commencé. Elles furent créatives, sans aucun doute, bien qu'elles aient plongé le personnel médical de garde dans une certaine inquiétude quant à ma santé mentale.

Le récit fabriqué par mon esprit était le suivant : j'extrayais une chaîne interminable de cartes à jouer d'un jeu ; elles sortaient l'une après l'autre, sans fin, à travers mon urètre. Au cœur du délire, ma logique interne débattait : « C'est impossible, les cartes ne peuvent physiquement pas passer par là ». Je me demandais comment pouvaient coexister la certitude qu'elles ne passaient pas et l'image vive de leur sortie effective.

Je parvins alors à une conclusion rassurante : tout ce que je voyais était sûrement numérique. Je me suis calmé en raisonnant que, s'il s'agissait d'un jeu de cartes digital composé de uns et de zéros, alors il passait parfaitement par l'urètre. Je suis resté ainsi un long moment, extrayant des dizaines de cartes virtuelles, en pensant : « Ils m'ont laissé un jeu complet à l'intérieur du corps ». Je me souvenais de ces histoires d'horreur où les chirurgiens oublient des ciseaux ou des gazes à l'intérieur des patients. Mais bien sûr, comme dans mon esprit tout était „logiciel“, je ne m'en suis pas trop inquiété.

La réalité fut malheureusement moins virtuelle. J'appris plus tard que la sonde que l'on m'avait posée s'était brisée à l'intérieur de moi et qu'il faudrait en extraire manuellement les fragments restants. Je vous épargne les détails... cela, contrairement aux cartes numériques, fut douloureux.

Dans cette expérience, la seule chose que j'aie faite sans l'aide de personne fut de tomber. Pour tout le reste, je dois à un grand nombre de personnes l'opportunité d'être assis ici aujourd'hui pour partager ceci avec vous. Je suis frappé par l'ampleur de ce qu'il faut réparer, coordonner et intégrer pour faire face à un événement qui n'a duré que cinq secondes, mais qui implique des mois de rééducation.

Lorsqu'on m'a dit que je marcherais dès le lendemain de l'opération, j'ai cru qu'on parlait par métaphore, car je parvenais à peine à déplacer mon pied gauche de dix centimètres. Pourtant, Daniel Rincón, mon kinésithérapeute, m'explique que la médecine a évolué : autrefois, on préconisait l'immobilisation totale, ce qui entraînait des taux de mortalité élevés dus aux effets secondaires. Aujourd'hui, à peine huit jours après mon opération, je parcours déjà près de dix mètres.

Je partage la facture de l'hôpital dans l'unique but d'inviter à la réflexion sur l'immense quantité de ressources nécessaires au rétablissement d'une personne. Souvent, lorsque nous pensons à une chirurgie, notre esprit se limite à l'hôpital et aux médecins, mais nous sommes rarement conscients de l'échelle des instruments, des médicaments et des démarches logistiques qui s'activent en coulisses.

En approfondissant les détails — non seulement visuels, mais aussi logistiques — de ma chute, je ne cesse de m'émerveiller devant la complexité du tissu humain et social requis pour guérir un seul individu. Ce livre est dédié à tous ceux qui m'ont aidé à survivre à cette aventure.

Aujourd'hui, je suis plus convaincu que jamais qu'il est impossible que l'intelligence artificielle remplace cet univers de décisions. Elle pourra sans doute nous assister pour rendre les processus plus efficaces, mais dans ce secteur, peu de gens perdront leur emploi ; tant que nous resterons vulnérables, nous aurons toujours besoin de mains humaines pour réparer les fractures d'un autre être humain.

PRINCESSE LEIA

PAR PEDRO MEYER

La vie ne s'arrête pas. Elle avance avec une ponctualité implacable, même quand on aimerait lui demander un sursis. Le samedi 21 février, après dix-sept ans d'une loyauté silencieuse, la Princesse Leia s'est éteinte. Si l'on traduit son âge en calendrier humain — comme le fait désormais l'intelligence artificielle avec une froide efficacité — elle aurait vécu entre quatre-vingt-quinze et cent ans. Une vie longue. Dense. Complète.

Restent ses photographies. Rien de plus, rien de moins. On y retrouve la cadence de ses pas, la manière dont elle habitait l'espace de la maison comme s'il lui avait toujours appartenu. Pour des raisons qu'elle seule a connues, elle n'accepta jamais aucun prétendant. Aucun galant ne fut à la hauteur. Elle n'a donc pas laissé de descendance ; elle a laissé des images. Et ces images, aujourd'hui, constituent son lignage.

Je repense inévitablement aux premières années de l'ère numérique, quand je recevais des messages de personnes me demandant de sauver des photographies usées de pères, de mères, d'enfants. Des visages que le temps avait tenté d'effacer et que quelqu'un voulait ramener à la vie grâce aux pixels. C'est là que j'ai compris avec le plus de clarté ce qui a toujours accompagné la photographie : sa double condition de document et de relique. Nous la traitons comme l'acte notarié de ce qui fut, mais aussi comme un objet de vénération, comme si, en la regardant, nous pouvions négocier avec l'absence.

Les photos de Leia ne sont pas la preuve légale de son existence. Elles sont plutôt la forme que nous avons choisie pour ne pas l'oublier. Chaque image affirme : elle fut ici, elle a marché parmi nous, elle nous a regardés avec ce mélange de dignité et de patience que seuls les chiens maîtrisent.

Au bout du compte, la vie suit son cours. Mais la photographie — cette obstinée invention humaine — reste en arrière, soutenant la mémoire avec une ténacité admirable. Leia ne respire plus, mais elle continue d'apparaître chaque fois que nous ouvrons un fichier ou que nous soulevons un tirage. Et tant que quelqu'un posera les yeux sur elle, son histoire ne se refermera pas ; elle changera simplement de format.

BIOGRAPHIES

Pedro Meyer

Dès son plus jeune âge, il a voulu devenir photographe. En l'absence d'écoles formelles, il s'est formé en autodidacte. Son parcours est une exploration constante entre technologie et narration visuelle. Il a fondé le Grupo Arte Fotográfico, a impulsé les premiers Colloques Latino-américains et a créé le Conseil Mexicain de la Photographie. Plus tard, il a développé ZoneZero, le premier site internet dédié à l'exposition de photographies, où il a publié l'œuvre de plus de 1 500 auteurs. Pionnier avec Je photographie pour me souvenir (I Photograph to Remember), le premier CD-ROM de photographie, sa rétrospective Hérésies a été présentée dans plus de 60 musées à travers 17 pays. On lui doit également la Fondation Pedro Meyer et le Foto Museo Cuatro Caminos. Depuis 2020, il travaille sur la Collection Miramar, une série de plus de quarante livres qui rassemblent six décennies d'œuvre et proposent une réflexion sur l'image, la mémoire et la vie en ces temps de transformation constante.

Ximena Zampayo

Elle a étudié les arts visuels à la Faculté d'Arts et de Design de l'UNAM. Elle fait partie d'une nouvelle génération de créateurs visuels qui explorent la transformation constante de l'image comme moyen d'expression. À travers son travail, elle projette une vision du monde empathique et dynamique, tel un kaléidoscope en perpétuel changement. Actuellement, elle est l'assistante de Pedro Meyer et l'éditrice de plusieurs ouvrages de la Collection Miramar.

AUTRES TITRES DE LA COLLECTION MIRAMAR

- **À l'ombre du pétrole** (A la sombra del petróleo)
- **Algorithmes** (Algoritmos)
- **Autoportraits** (Autorretratos)
- **Avándaro**
- **Colonia Ajusco**
- **Cuba, tomes I et II**
- **D'ici à l'au-delà** (Del aquí al más allá)
- **Pendant 68** (Durante el 68)
- **Le Théâtre Universel** (El Teatro Universal)
- **Je photographie pour me souvenir** (Fotografía para recordar)
- **Huejutla et autres villages** (Huejutla y otros pueblos)
- **Ixtlilco El Grande**
- **La Mixteca**
- **Las Truchas, Ville Lázaro Cárdenas**
- **Paradoxe Américain - Yuma** (Paradoja Americana)
- **Témoignages sandinistes, tomes I et II** (Testimonios sandinistas)
- **Un Équateur, tomes I et II** (Un Ecuador)
- **Virgile** (Virgilio)

Et 23 autres titres en préparation.

Pour en savoir plus sur les titres de la collection Miramar, scannez le code QR.

<https://pedromeyer.com/es/miramar/>

Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui ont collaboré à cette collection :



NOTES DE L'AUTEUR

Une précision s'impose : toutes les coquilles de cette édition relèvent entièrement de ma responsabilité. Je suis conscient de ne pas disposer de tous les outils pour éviter les erreurs, mais le désir de voir ces livres publiés l'emporte sur le risque de me tromper. J'espère, cher lecteur, une certaine indulgence à l'égard de ce délicat équilibre entre la perfection et la meilleure tentative possible.

La Fondation Pedro Meyer, A.C. soutient la protection de la propriété intellectuelle et du droit d'auteur. Ceux-ci stimulent la créativité, défendent la diversité dans le domaine des idées et de la connaissance, promeuvent la libre expression et favorisent une culture vivante.

Nous vous remercions d'avoir acquis une édition autorisée de cet ouvrage et de respecter les lois sur le droit d'auteur. Ce faisant, vous contribuez au soutien des auteurs et des créateurs, permettant ainsi à la Fondation de continuer à promouvoir des œuvres culturelles.

L'impression de ce livre s'est achevée au mois de mars 2026 dans les ateliers de
Repro.Gráfika, S.C., à Santa María del Tule, Oaxaca, Mexique.

© Chronique d'une chute, Pedro Meyer Première édition, 2026

La présente édition se compose de 100 exemplaires numérotés de la série classique.

EXEMPLAIRE | COPY N.º _____



PEDRO MEYER